

À Laure, duchesse d'A

Le conseil municipal de la ville de Paris a refusé de donner six pieds de terre dans le cimetière du Père-Lachaise pour le tombeau de la veuve de Junot, ancien gouverneur de Paris. Le ministre de l'intérieur a également refusé un morceau de marbre pour ce monument. (Journaux de février 1840.)

*Puisqu'ils n'ont pas compris, dans leur étroite sphère,
Qu'après tant de splendeur, de puissance et d'orgueil,
Il était grand et beau que la France dût faire
L'aumône d'une fosse à ton noble cercueil ;*

*Puisqu'ils n'ont pas senti que celle qui sans crainte
Toujours loua la gloire et flétrit les bourreaux
A le droit de dormir sur la colline sainte,
A le droit de dormir à l'ombre des héros ;*

Puisque le souvenir de nos grandes batailles

Ne brûle pas en eux comme un sacré flambeau ;

Puisqu'ils n'ont pas de cœur, puisqu'ils n'ont point d'entrailles,

Puisqu'ils t'ont refusé la pierre d'un tombeau ;

C'est à nous de chanter un chant expiatoire !

C'est à nous de t'offrir notre deuil à genoux !

C'est à nous, c'est à nous de prendre ta mémoire

Et de l'ensevelir dans un vers triste et doux !

C'est à nous cette fois de garder, de défendre

La mort contre l'oubli, son pâle compagnon ;

C'est à nous d'effeuiller des roses sur ta cendre,

C'est à nous de jeter des lauriers sur ton nom !

Puisqu'un stupide affront, pauvre femme endormie,

Monte jusqu'à ton front que César étoila,

*C'est à moi, dont ta main pressa la main amie,
De te dire tout bas : Ne crains rien ! je suis là !*

Car j'ai ma mission ; car, armé d'une lyre.

Plein d'hymnes irrités ardents à s'épancher,

Je garde le trésor des gloires de l'Empire ;

Je n'ai jamais souffert qu'on osât y toucher !

Car ton cœur abondait en souvenirs fidèles !

Dans notre ciel sinistre et sur nos tristes jours,

Ton noble esprit planait avec de nobles ailes,

Comme un aigle souvent, comme un ange toujours !

Car, forte pour tes maux et bonne pour les nôtres,

Livrée à la tempête et femme en proie au sort,

Jamais tu n'imitas l'exemple de tant d'autres,

Et d'une lâcheté tu ne te fis un port !

Car toi, la muse illustre, et moi, l'obscur apôtre,
Nous avons dans ce monde eu le même mandat,
Et c'est un nœud profond qui nous joint l'un à l'autre,
Toi, veuve d'un héros, et moi, fils d'un soldat !

Aussi, sans me lasser dans cette Babylone,
Des drapeaux insultés baisant chaque lambeau,
J'ai dit pour l'Empereur : Rendez-lui sa colonne !
Et je dirai pour toi : Donnez-lui son tombeau !

Février 1840.

Victor Hugo (1802-1885)